

Avec cette livraison, les *Recherches de Science Religieuse* poursuivent le débat

engagé dans le premier numéro de 2010 sous le titre, quelque peu énigmatique sans doute, *Philosopher en théologie* (RSR 98/1, 6-100) ; à quoi il faudrait joindre les « Quelques remarques sur quelques remarques » de Jean-Luc Marion en 2011 (RSR 99/4, 489-498). Dans ce dossier, rappelons-le, il s'agissait avant tout de rendre compte de l'effort philosophique *au sein même de la théologie*, effort qui s'est imposé à celle-ci en raison de la disparition d'une *philosophia perennis*, unique et achevée, en faveur d'un pluralisme indépassable de philosophies et visions du monde. Plus radicalement encore, cet effort avait été nécessité par la critique heideggérienne du destin onto-théologique de la métaphysique occidentale. Progressivement un clivage s'était alors installé en théologie, certains optant, dans la ligne de Heidegger et de Gadamer, pour une pensée herméneutique, tandis que d'autres s'inscrivaient dans « le tournant théologique de la phénoménologie », recevant le « donné » de la Révélation « tel qu'il se donne ». Il faut reconnaître que cette étrange « partition » se greffe sur des évidences culturelles et ecclésiales devenues largement inconscientes. Un certain positivisme doctrinal comme une réduction de l'herméneutique de la foi à une théologie pastorale ou pratique risquent de confirmer le jugement de plusieurs philosophes, lesquels revendiquent pour eux de traiter du versant spéculatif du religieux, laissant les questions qualifiées d'ecclésiales ou d'historiques aux théologiens. Par ailleurs, tel philosophe réinvestit le champ de l'exégèse et de la patristique, voire de la théologie médiévale, comme s'il n'y avait plus de « textes canoniques » réservés à certaines disciplines : une sorte de « braconnage » qui par ailleurs ne respecte pas toujours les exigences techniques et critiques du champ en question. Sans doute ce phénomène subtil de désenclavement est-il lié au sentiment de « décomposition » de la tradition euro-méditerranéenne, un sentiment qui, pour se comprendre et lever l'éventuel potentiel d'avenir de cet ensemble culturel, se voit contraint de passer par une transgression des classiques frontières entre disciplines.

Dans la volonté de poursuivre la recherche engagée en 2010 et, surtout, de renouer les fils, restés à l'époque suspendus, il nous a donc semblé nécessaire d'aller davantage à la « reconnaissance » du paysage qu'on vient d'entrevoir ; il s'agit de repérer des « constellations », voire des « configurations », sans réduire pour autant les points de vue ni systématiser les rapports entre philosophie et théologie, au point d'occulter ce qui précisément fait problème, à savoir leur pluralité interne. L'idée de « constellation » oriente, en effet, les premier et troisième articles de ce numéro, dus respectivement à Benoît Bourguin et Olivier Riaudel de l'Université catholique de Louvain. Le premier distingue, dans l'actualité philosophique, trois figures reliées à trois noms appartenant à des générations différentes : d'abord, une théologie qui se veut « catholique » et libérée de l'herméneutique grâce à la philosophie, ensuite, une théologie congédiée par une foi philosophique, enfin une théologie magnifiée qui maintient l'unité dans sa différence d'avec la philosophie.

Traitant de deux autres figures, l'une allemande – Richard Schaeffler (cf. RSR 101/4 [2013], 594-603) – et l'autre française – Dominique Dubarle o.p. –, Olivier Riaudel fait apparaître une certaine « logique » : distinguant entre « foi » et « savoir », il met en place trois issues possibles à leur rapport – le maintien de leur différence ou une manière de la supprimer, dans un sens ou dans un autre –, tout en ouvrant encore un tout autre champ des possibles. Ces configurations resteraient unilatérales sans une confrontation avec une figure « équivalente » qui, précisément à partir de la « fin » de la civilisation euro-méditerranéenne, tente de reconstruire le « nouveau » qui se cache en elle. Jean Greisch le fait dans un débat serré avec le diptyque *Déconstruction du christianisme* de Jean-Luc Nancy, non sans évoquer des figures analogues comme celle de Feuerbach, de Marx, de Nietzsche et d'Ernst Bloch.

Ce parcours de « reconnaissance » soulève alors la question décisive de savoir si la théologie est condamnée à se fondre en quelque sorte dans ce paysage culturel, pour y occuper une position « insulaire » ou « régionale », ayant en quelque sorte oublié – ou perdu – son horizon universel.

Tous les articles de ce numéro veulent résister à cet oubli, révélant du « nouveau » à partir des constellations existantes. La nouveauté la plus prometteuse – changement paradigmatique qui fait

sortir le rapport de la théologie à la philosophie d'une posture « fondationaliste » – se trouve peut-être chez Dominique Dubarle à qui nous devons la notion d'« expérience théologique » : s'appuyant sur l'adage augustinien *Habet namquam fides oculos suos*, le dominicain n'hésite pas à faire valoir l'absolue singularité de cette expérience transformatrice qu'est la filiation divine du sujet croyant, tout en l'intégrant dans un accord intersubjectif qui s'étend progressivement en communautés. Cette posture nouvelle n'est-elle sans doute pas si éloignée de ce que, dans les traces de la mystique ignatienne, et en s'opposant à Martin Heidegger, Karl Rahner a appelée « *Grundwissenschaft* » : la théologie comme « science fondamentale ». De cette science, Vincent Holzer, dans un dernier article, déploie les tenants et aboutissants, la croisant cependant avec la conception barthienne de la théologie comme *scientia de singularibus*, proche de notre intérêt actuel pour « l'événement » (cf. *RSR* 102/1 [2014], 5-105). Ce croisement n'est certes ni impossible ni contre nature mais s'impose, au contraire, dans une situation inédite qu'à la fin des années soixante, Rahner avait déjà caractérisée comme pluralisme radical. Si donc, suscité par ce que d'aucuns appellent la « fin » du christianisme comme moteur de la civilisation européenne, le « témoin » théologien ne peut pas ne pas se centrer sur l'unique nécessaire – la *reductio in mysterium* de son expérience théologique –, il doit rester vigilant à ce que la forme de son discours ne sombre pas dans une insularité plus ou moins consciente mais continue à mener, au-delà de toute prétention « fondationaliste », un débat *ouvert*. C'est sans doute l'enjeu majeur de sa rencontre avec une *telle* philosophie.

Je souhaite, pour finir, profiter de cet éditorial pour annoncer à nos lecteurs l'arrivée dans le Conseil de Rédaction de Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire des religions (Paris) et Marie-Jo Thiel, professeur d'éthique (Strasbourg), qui ont accepté de mettre leur expertise au service des *Recherches*. C'est avec beaucoup de joie que nous les accueillons !

C.T.